

Allocution de Mme Monique Alexandre, Présidente de l'Association
Monique Alexandre

Citer ce document / Cite this document :

Alexandre Monique. Allocution de Mme Monique Alexandre, Présidente de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 116, Juillet-décembre 2003. pp. 19-29;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2003_num_116_2_4539

Fichier pdf généré le 19/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 18 JUIN 2003

ALLOCUTION DE M^{me} MONIQUE ALEXANDRE

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES ET AMIS,

Trop vite s'achèvent ces mois de travail partagé. Une fois encore, ces séances du premier lundi du mois ont été pour moi l'occasion de mesurer les richesses multiples de cet hellénisme auquel nous sommes attachés. L'honneur et la confiance que vous m'avez faits en me portant à la présidence de notre association m'ont permis, du haut de la modeste chaire de l'amphithéâtre Champollion, d'avoir, de façon privilégiée, ce « regard d'en haut » cher à Marc-Aurèle, accompagnant un sens profond de la κοινωμία.

Lors d'un Congrès de l'Association Guillaume Budé, naguère, je présentais une communication sur le vocabulaire du sacré dans la Septante. Le président de séance, un spécialiste genevois de la religion grecque, que je vénérerais de longue date, introduisant la communication suivante, sur Plutarque, je crois, eut un mot qui me décontenança tout à fait : « Maintenant, retournons au grec ». Par votre choix, et votre sympathie, vous m'avez montré que pour vous, les textes du judaïsme hellénistique et de la littérature chrétienne sont bel et bien du grec. Emmanuel Lévinas, on s'en souvient, voyait dans « la Bible et les Grecs » les racines de la culture occidentale. Mais sans doute faut-il faire place aussi à ces relectures infinies de la Bible où le grec joue un si grand rôle.

En parcourant les annales de notre association depuis 1867, j'ai été sensible à une sorte de tradition en la matière, une *paradosis*, comme nous disons. Parmi tous ces noms de présidents, philologues, linguistes, archéologues, épigraphistes, papyrologues, numismates, historiens de l'antiquité, byzantinistes, historiens de l'art, philosophes, spécialistes de grec moderne, sans remonter à la présidence d'Ernest Renan en 1891 et à ses recherches sur les origines du christianisme, je relève à intervalles réguliers, des noms illustrant ces domaines moins « classiques ». En 1915, c'est Aimé Puech, professeur en Sorbonne, spécialiste de Pindare, mais aussi des Apologistes, qui devait publier en cinq volumes une *Histoire de la littérature grecque chrétienne* (1928-1930) encore utile aujourd'hui, après Paul Monceaux en 1912, ancien Athénien, professeur aux Hautes Études, puis au Collège de France, auteur de la grande *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* (1901-1923). Je note que d'autres fois encore des spécialistes de littérature latine chrétienne ont été présidents de l'Association des Etudes grecques, comme en 1969 Pierre Courcelle, à la vaste érudition aussi bien profane que chrétienne, grecque que latine, « de Socrate à saint Bernard »... En 1927, est président

de l'Association le Père A. d'Alès, professeur à l'Institut catholique, spécialiste en particulier d'Hippolyte, pour le domaine grec, de Tertullien pour le domaine latin. En 1946, apparaît le nom du Père E. des Places, alors professeur au Scolasticat d'Yzeure. On sait tout ce que lui doivent les éditions des auteurs médio et néoplatoniciens, Numénius, les *Oracles chaldaïques*, Porphyre, Jamblique, le précieux Bulletin de philosophie hellénistique dans le *Bulletin de l'Association G. Budé*. Mais son édition de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe de Césarée concerne autant les spécialistes de philosophie grecque de l'Antiquité tardive que ceux de l'apologétique chrétienne, et de l'apologétique juive dont elle hérite. En 1951, avec Henri-Charles Puech, alors professeur au Collège de France, fut appelé à présider notre association un spécialiste des textes trinitaires, auxquels il devait initier bien des chercheurs, comme Pierre Nautin, Jean Pépin, Marguerite Harl, mais aussi un spécialiste des écrits gnostiques récemment découverts en 1945 à Nag Hammadi, un chantier encore aujourd'hui en vivante exploration. Enfin, en 1982, Marguerite Harl occupe à son tour ces fonctions, toujours préoccupée de l'insertion des œuvres patristiques dans la *paidéia* du temps, forte de ses recherches sur Origène, Clément d'Alexandrie et des traductions de ces auteurs, déjà engagée dans l'entreprise de la *Bible d'Alexandrie*, en plein essor actuellement. Je n'oublierai pas non plus les hellénistes plus « classiques » qui collaborèrent à Sources chrétiennes en ses débuts, ainsi André Plassart, président en 1943, qui donna en 1949 l'édition du *Protreptique* de Clément d'Alexandrie, avec Claude Mondésert, Robert Flacelière, président en 1956, qui avait en 1951 traduit les Homélie *Sur l'Incompréhensibilité de Dieu* de Jean Chrysostome, avec Jean Daniélou. Une sorte de chaîne, de tradition, dont je me suis sentie, cette année, solidaire, un maillon, « le plus petit d'entre tous », pour reprendre le mot de Paul (1 Cor 15, 8-9), sans aller jusqu'à son vigoureux ἐκτρωμα — « magnanimité » aristotélicienne oblige !

Fidèle à cette lignée, je me conformerai donc avec reconnaissance aux règles non-écrites qui régissent l'allocution de fin d'année de vos présidents, selon une rhétorique qui n'exclut nullement, on le sait, la sincérité des pensées et des émotions. Ces dernières accompagneront l'évocation des membres de l'Association qui sont morts cette année. Je remercie ceux qui ont bien voulu m'aider dans ce travail de mémoire, en particulier Philippe Hoffmann, pour Stéphane Diebler, Marie-Louise Guillaumin, Colette Schirman et ses amies, pour Anne-Marie Malingrey, Hélène Monsacré et Patrice Loraux, Jean-Pierre Vernant, pour Nicole Loraux.

Stéphane Diebler nous a brutalement quittés le 24 novembre 2002. Il avait trente ans à peine. Reçu premier en 1990 à l'École Normale Supérieure, il avait lors de sa deuxième année d'École entrepris un mémoire de maîtrise sous la direction de Bernard Flusin : « Images des souverains perses sassanides chez les historiens byzantins du VI^e siècle ». Après l'Agrégation de Lettres classiques où il fut reçu deuxième, son orientation vers la philosophie tardive, et conjointement vers les langues orientales, se dessine avec vigueur. Il entreprend en 1993-1994, à l'École pratique des Hautes Études (V^e section. Sciences religieuses), un DEA sous la direction de Philippe Hoffmann : Traduction de la *Vie d'Isidore* de Damascius, connue par des fragments dans Photius et la *Souda*, puis il inscrira en 1996 sous cette même direction un sujet de thèse sur ce texte : Reconstitution, traduction et commentaire. Cependant, dans ces années, il mène à bien en 1994 une maîtrise de persan à l'Université de Paris-III sous la direction de Yann Richard : Traduction commentée du *Tarjomân al-Balâqa* de al-Râduyânî, premier traité de rhétorique persane rédigé au XII^e siècle, et en 1997, sous cette même direction, un DEA d'études iraniennes, traduction commentée du *Kitab al-Mujam* de Sams-e Qays Razi. Par ailleurs, deux étés consécutifs (1994-1995) à l'Institut français d'études arabes de Damas, il participe à un stage intensif d'arabe. En 1997-1998, il est AMN à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg où il enseigne en grec (Agrégation) et en Lettres modernes. Il participe cette année-là aux travaux du CARRA et à la préparation de la *Bibliographie de la prière antique*. Au terme de cette année, il est recruté comme agrégé-répétiteur à l'École Normale Supérieure, Philippe Hoffmann devenant directeur de recherches à temps plein à l'École Pratique des Hautes Études. Il assumait là, avec générosité, courtoisie et

efficacité, le même type d'enseignement que son prédécesseur : langue et littérature grecque, paléographie... Il laisse inachevés bien des projets, ainsi une participation à la traduction des œuvres de Giordano Bruno entreprise sous la dir. d'A. Segonds, une traduction du livre d'Ilsetraut Hadot sur Sénèque et bien sûr ses travaux sur la *Vie d'Isidore* de Damascius. Mais plusieurs publications importantes demeurent. J'en retiendrai trois seulement. Lors d'un Colloque tenu à Tours en 1994 sur les Vies d'auteurs, organisé par Philippe Brunet, je pus écouter sa communication érudite, ouvrant des perspectives profondes sur la biographie de philosophes antiques (on sait que le mot apparaît pour la première fois dans la *Vie d'Isidore*). Il montrait bien dans cette étude, depuis publiée dans *Archipel Egéen* (1994-1995), comment cette Vie de quelqu'un qui ne fut pas vraiment philosophe ni auteur, mais maître charismatique, se construit en réaction aux biographies de philosophes la précédant, sur un mode critique, propice à la description d'un panorama littéraire. Son intérêt pour l'*Organon* d'Aristote et ses commentaires se manifeste par la publication en 2000, chez Vrin, dans la collection d'Alain de Libera, en collaboration avec Ali Benmakhlouf, d'une traduction du Commentaire moyen d'Averroès sur le *De Interpretatione*. La Revue canadienne *Dionysius*, en décembre 2002, lui a rendu un hommage couplé avec celui rendu à Hans-Georg Gadamer, mort à l'âge de 102 ans, et publié de lui une étude approfondie intitulée « Les canons de Proclus : Problèmes et conséquences de l'interprétation syriano-proclienne du *De Interpretatione*. Dans le Commentaire d'Ammonios, suivant Proclus, pour la troisième section portant sur les propositions à troisième élément surprédiqué, S. Diebler décèle, à côté de l'importance accordée par Ammonios aux « Canons de Proclus » repris dans l'héritage byzantin, une défense de l'enchaînement aristotélicien, qui permet de restituer les discussions néoplatoniciennes sur le *De interpretatione* entre Porphyre et Proclus. On note la façon érudite et sobre dont les analyses ici menées sont mises en perspective, avec les lectures de Boèce, l'adoption des « Canons de Proclus » en milieu byzantin, de l'Anonyme de Taran à Michel Psellos, mais aussi la réfutation de ces mêmes Canons par le commentateur arabe d'Aristote, Fârâbi, et les possibles échos du débat dans les commentaires syriaques. On ajoutera qu'Alain de Libera et Ali Benmakhlouf se préparent à publier de nombreuses traductions de Fârâbi laissées par le jeune savant. Quelque part dans la *Vie d'Isidore*, en une variation subtile sur le vers pindarique, Damascius qualifie son projet biographique d'« ombre d'un songe ». C'est bien l'impression que laisse la tentative de restituer, en quelques mots seulement, ce parcours brillant, si tragiquement interrompu.

Anne-Marie Malingrey, née en 1904, est morte le 26 décembre 2002, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans. Il est difficile, quand on est aussi « comblé de jours », de trouver encore des témoins de sa vie. Et bien que j'aie connu Anne-Marie Malingrey depuis 1954 environ, je n'ai pu préciser toutes les informations que je recherchais.

Elle est née dans une famille franc-comtoise et est restée toute sa vie très attachée à la maison d'Authoison, en Haute-Saône, près de Vesoul, où les siens étaient enracinés depuis des siècles. Un arrière-grand-oncle avait été curé assermenté sous la Révolution. Anne-Marie Malingrey avait écrit une brochure sur sa vie et conservait dans sa bibliothèque des champs, par ailleurs très exclusivement patristique, une superbe édition de Rousseau, héritée de l'ère des Lumières. Et son propre père fut longtemps maire du village. Elle attribuait souvent sa ténacité, son franc-parler, une certaine rudesse, à ses origines comtoises ! Son père était professeur de Lettres, passionné de latin. Il entraînait sa fille aux déclinaisons et conjugaisons, comme elle nous le racontait avec fierté, à pied et à bicyclette, de Vesoul à Authoison. Parmi les premiers écrits d'A.-M. Malingrey, on rencontre une *Initiation au latin de la Messe*, Éd. de l'École, 1951, d'un autre âge ! Elle rejoignit en seconde Sainte Marie de Neuilly, établissement secondaire fondé par Madeleine Daniélou dans un esprit ignatien, et rencontra là son contemporain, Jean Daniélou, qui jouerait plus tard un si grand rôle dans le renouveau patristique. Curieusement, elle passa deux Agrégations, l'une de grammaire, l'autre de Lettres classiques. Et, jeune professeur, passionnée par ce métier, encore un trait bien daté, elle demeura longtemps dans l'enseignement secondaire, au Lycée Lamartine, au Lycée La Fontaine, enfin, après un bref passage au CNRS, au Lycée Honoré de Balzac. Lors de la cérémonie qui réunit ses amis le

28 février 2002, ses anciennes élèves qui l'avaient accompagnée jusqu'au dernier jour ont donné leur témoignage des années d'après-guerre, celui d'un enseignement vivant, très influencé par les « méthodes actives », ouvert aux échanges interdisciplinaires, insistant sur les textes et leur approche littéraire, historique. Non seulement elle sut susciter ces longues amitiés, exigeantes, mais aussi des vocations, puisque certaines de ses élèves de seconde auxquelles elle avait donné rendez-vous pour le premier dimanche de juillet 1956, six ans plus tard, licence passée selon ses prévisions, non seulement observèrent ce rendez-vous, mais devinrent par la suite professeurs agrégés de Lettres classiques.

Comme elle le dit avec humour dans un texte d'hommage au Père Paris, aumônier de la Paroisse Universitaire, « les agrégations franchies, il ne s'agissait pas de s'endormir sur des lauriers ». En quête d'un domaine de recherches, dans les années 1936, elle rencontre donc ce prêtre épris de patristique qui avait rassemblé les volumes de la Collection Hemmer et Lejay pour les faire lire aux professeurs qui l'entouraient. À une demande d'orientation d'A.-M. Malingrey, il lui avait répondu : « Il y a 161 volumes de la Patrologie grecque. Lisez-les. Quand vous aurez fini, revenez me voir ». Anne-Marie se garda, je crois, d'appliquer ce conseil écrasant. Dès la période de la guerre, en 1943, Henri de Lubac et Jean Daniélou, deux jésuites, avaient créé à Lyon, sur l'initiative du P. Fontoynont, bien connu pour son *Vocabulaire grec*, la collection Sources chrétiennes, publiée aux Editions de l'Abeille, puis du Cerf, par les Dominicains. A.-M. Malingrey s'orienta très vite, ou fut orientée, je ne sais, vers Jean Chrysostome, qui deviendrait, disait-elle encore avec le sourire, « l'homme de sa vie », qu'elle essaierait de retrouver jusqu'au dernier jour, sur ses lieux de vie, en de lointains voyages aventureux, vers Constantinople ou Antioche, et surtout dans les manuscrits. Ainsi, elle publie en 1947 le n° 13 de Sources chrétiennes, la traduction des *Lettres à Olympias* de Jean, écrites durant l'exil, avec une Introduction et un texte grec, une innovation dans la Collection en ce temps, qui marque le début de ses nombreuses éditions de Chrysostome et apparentés. Elle reprendrait plus tard les *Lettres à Olympias*, considérablement enrichies, et accompagnées de la *Vie d'Olympias*, Sources chrétiennes 13 bis, Paris, 1968.

Une autre rencontre décisive fut celle d'Henri-Irénée Marrou qui en 1945 avait été élu à la Sorbonne dans une chaire d'Histoire ancienne du christianisme (P. Riché, *H.-I. Marrou : un historien engagé*, Paris, Cerf, 2003) et devait, dans ses séminaires, puis le Centre de recherches qui deviendrait le Centre Lenain de Tillemont, attirer bion vitc historiens et philologues, hellénistes et latinistes, souvent participant à des travaux communs, avec des échanges, où toute jeune débutante, j'eus la joie intimidante de pouvoir participer. A cette époque vaillante, A.-M. Malingrey prépara donc, tout en enseignant en Lycée, sa thèse sur *Philosophia, des présocratiques au iv^e siècle*, une thèse culminant avec Jean Chrysostome, pour le sens de christianisme pensé, enseigné, dans la vérité, christianisme vécu, dans le monde et dans l'engagement monastique (Études et Commentaires XL, Paris, Klincksieck, 1961). Elle fut alors nommée maître-assistant à l'Université de Lille en 1956, puis professeur, jusqu'à sa retraite dans les années 1972, qui n'arrêta nullement ses travaux. A Lille, elle donnait un enseignement général de grec, mais dès ses années de maître-assistant, elle eut deux heures de cours sur la première littérature chrétienne, Ignace, Polycarpe, etc... De nombreux mémoires furent rédigés sous sa direction, trois thèses de troisième cycle, une thèse d'Etat. Elle publia en 1968 un *Que sais-je ?* sur *La littérature grecque chrétienne*, repris en 1996 aux Éditions du Cerf, très lié à ses tâches d'enseignement.

La vie de recherche était aussi fondamentale pour elle. À vrai dire, les Chrysostomiens étaient alors, dans le cercle des élèves de Marrou, quelque peu éclipsés par les Alexandrins, mais forts des encouragements de Jean Daniélou, et de la confiance d'H. I. Marrou, ils avançaient sans états d'âme. A.-M. Malingrey était dans ce groupe la principale ouvrière en ce domaine. Elle lia là des amitiés de travail indéfectibles, avec Jean-Marie Leroux qui travaillait sur Bible et Liturgie chez Chrysostome, et surtout avec Marie-Louise Guillaumin, ingénieur de recherches du CNRS à Sources chrétiennes. Bien sûr, d'autres noms dans Sources chrétiennes s'attachèrent à l'œuvre immense de Chrysostome : Jean Daniélou et Robert Flacelière, le chanoine Dumortier,

le P. Wenger, le P. Piédagnel, le P. Sorlin, Bernard Grillet encore. Mais A.-M. Malingrey y occupa une place majeure avec sept volumes d'éditions et traductions : *Sur la Providence de Dieu*, SC 79, Paris, 1961, la *Lettre d'exil à Olympias et à tous les fidèles*, sur le thème inspiré de la philosophie profane Nul ne peut être lésé qui ne se lèse pas soi-même, SC 103, 1972, la reprise de *Sur l'incompréhensibilité de Dieu* (Hom. I-V) où elle donna, avec l'Introduction de Jean Daniélou et la traduction de Robert Flacelière, l'édition critique et les notes, SC 28 bis, 1970, *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants*, SC 188, Paris, 1972, *Sur le sacerdoce (Dialogue et Homélie)*, SC 272, 1980, *Sur l'égalité du Père et du Fils. Contre les Anoméens* (Hom. VII-XII), SC 396, 1994. Enfin l'édition des *Lettres*, préparée avec le concours de Paul Géhin et de Roland Delmaire doit paraître bientôt. S'ajoute à cette liste, de Palladios, *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome*, en collaboration avec Philippe Leclercq, SC 341-342, 1988. On citera encore, en collaboration avec Marie-Louise Guillaumin, les *Indices Chrysostomici I Ad Olympiadem. Ab exilio epistula. De Providentia Dei*, Hildesheim-Olms, 1978, *II De sacerdotio, ibid.*, 1989, préparés selon les méthodes informatiques qui commençaient alors à apparaître à Nancy, Strasbourg, Liège. Quelque trente et un articles, la plupart du temps liés à la préparation des Homélies et Traités en cours, écho parfois de communications prononcées par exemple aux Congrès de Patristique d'Oxford, fondés après la guerre, auxquels elle resta longtemps fidèle, gravitent autour des éditions. Le sentiment d'isolement qu'A.-M. Malingrey put avoir parfois au début de sa carrière scientifique s'effaça peu à peu, avec ses élèves de Lille, comme Philippe Leclercq, avec lequel elle publia Palladios, avec l'intérêt apporté à Chrysostome par l'équipe de l'IRHT, l'abbé Richard, Gilberte Morize-Astruc, et plus tard avec le groupe de doctorants, qui dans les années 1980 à la Sorbonne, à Rouen, s'engagea dans l'œuvre exégétique de Chrysostome, poursuivit l'exploration de sa prédication, en aborda l'étude historique. Je me souviens de sa joie lors des réunions regroupant jeunes et moins jeunes chercheurs pour des bilans, ou lors de la « Journée d'agrégation » à Lyon, à laquelle elle voulut participer, lorsque *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants* fut au programme. Comme disait l'un des plus récents docteurs chrysostomiens, « sans l'œuvre d'A.-M. Malingrey, il ne m'aurait pas été possible de mener à bien ce travail ».

La qualité maîtresse d'A.-M. Malingrey fut certainement une inlassable ténacité au travail. Il y a peu d'années encore, elle nous avait affirmé, nous stupéfiants, n'avoir jamais connu la fatigue. Mais les deux dernières années, si tard, elle sentait peser la vieillesse. Elle vint moins aux réunions des Etudes grecques qu'elle ne manquait pas auparavant, et plus du tout à Oxford après 1995. Mais elle continua sans broncher à préparer l'édition des *Lettres*. Elle sut aussi obstinément garder sa ligne. Elle sortit peu de l'immense domaine chrysostomien et mettait en garde jeunes et moins jeunes contre la dispersion, au nom du « devoir d'état ». Les critiques la blessaient parfois, dans la préparation d'un livre, après sa parution, mais elle avançait tout de même, très simplement, dans sa tâche. C'était une femme d'amitiés. Elle fut très attentive à ses collègues de Lille, en particulier Jean Defradas, Suzanne Daniel, Valentin Nikiprowetzky, au-delà des différences religieuses, intellectuelles. En témoigne par exemple l'article sur l'*Adversus Judaeos* de Chrysostome, dans le recueil édité par Nikiprowetzky, *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme moderne*, Lille, 1979. Avec le P. Graffin syriacisant (cf. l'article des Mélanges Daniélou, *Epektasis*, 1972 sur « La tradition syriaque des Homélies de Jean Chrysostome *Sur l'incompréhensibilité de Dieu* »), avec M. L. Guillaumin, l'amitié se traduisit par des travaux communs. Il y eut aussi les hommages rendus, par exemple au P. Daniélou, à André Tuilier, à Michel Spanneut. C'est pour ce dernier qu'elle écrivit dans les Mélanges publiés en 1993 à Lille, intitulés *Valeurs dans le Stoïcisme du Portique à nos jours*, « Saint Jean Chrysostome moraliste ? », article qu'elle me dédia ainsi : « Ceci est mon testament », où elle défendait la dimension spirituelle et théologique de son auteur. J'insisterai enfin sur la générosité de son accueil, à Authoison, à Paris, ou dans sa correspondance. Elle sut, avec autorité, réunir autour d'elle, pour de studieux séjours d'été, doctorants en quête de relecture et directeurs de recherche. Elle sut jusqu'au bout répondre à une demande de conseil, d'indication bibliographique, exprimée par de plus jeunes. Ce sont là qualités humaines rares et précieuses, chez un chercheur.

Nicole Loraux, née le 26 avril 1943, est morte des suites d'une intervention chirurgicale, le 6 avril 2003, à l'âge de 59 ans. Au sommet de sa vitalité scientifique, à l'automne 1995, frappée par un grave accident cérébral, elle avait perdu l'usage de la parole et la plus grande part de sa motricité. Elle continua cependant, avec l'aide de ses proches, de ses élèves, à travailler, à relire des épreuves, à publier, jusqu'à la fin. Malgré la brièveté du temps qui lui fut imparti, elle laisse une œuvre remarquable, ample, novatrice en ses questionnements, en ses résultats, diverse et unifiée.

Ses études ont été brillantes : premier prix de grec au Concours général, elle entre à l'ENS de Sèvres en 1962, âgée de 19 ans ; elle prépare un mémoire sur Thucydide sous la direction de M^{me} de Romilly et passe l'Agrégation des Lettres classiques en 1965. Professeur au Lycée de Beauvais pendant quatre ans, elle enseigne ensuite à Strasbourg, comme assistante d'histoire grecque, de 1970 à 1975. À partir de 1970 elle prépare une thèse de troisième cycle sur l'Oraison funèbre à Athènes. Son directeur de thèse, Henri van Effenterre, lui conseille alors de soutenir ce travail important comme thèse d'Etat, ce qui fut fait en 1977 à l'Université de Paris-I (Jury H. van Effenterre, Hélène Ahrweiler, Philippe Gauthier, Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet). Elle dit, dans l'avant-propos du livre qui en est issu, la dette contractée envers les membres du Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, alors dirigé par Jean-Pierre Vernant, celle d'une méthode apprise là, « nourrie d'un constant va-et-vient entre la fermeture du texte sur soi et son ouverture sur un mytique tout de la culture grecque ». Elle participa aux projets communs, encore longtemps. Ainsi dans l'ouvrage collectif *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, dir. G. Gnoli, J.-P. Vernant, Cambridge, Paris, 1982, elle publie « Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité ». En 1991, elle collabore à *l'Histoire des femmes, I, Antiquité*, dir. Pauline Schmitt-Pantel par une longue étude au ch. I « Qu'est-ce qu'une déesse ? ». Elle quittera plus tard le Centre Louis Gernet, sans rupture véritable, dit J.-P. Vernant, pour gagner son autonomie, conquérir ses propres modes de questionnement. Depuis 1975, elle était maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences sociales. Elle y est nommée en 1981 directeur d'études, sa chaire portant le titre *Histoire et Anthropologie de la cité grecque*. Membre du Conseil scientifique de l'École, elle y dirigera en 1994 le Centre *Histoires, temporalités, turbulences*. Elle sera conseillère scientifique au CNRS, présidente de la Commission Sciences de l'homme et de la société au Centre National des Lettres. En 1993, elle donnera un enseignement à New York, à l'Université Cornell, parlera à Harvard, et dans les Universités de la côte Ouest. Au-delà de l'accident qui la frappa, ses élèves les plus proches lui restèrent fidèles, Jean Alaux (Grenoble), Catherine Darbo-Pechansky, Hélène Monsacré, Ioana Papadopoulou (Lille). De même demeurèrent les liens avec les collègues français, comme Claude Mossé, Stella Georgoudi, Ivanna Savalli-Lestrade, ou étrangers, par exemple Annalisa Paradiso, Claudia Montepaone, cosignatrices avec elle du dernier livre paru aux Belles Lettres, *La Grèce au féminin*, 2003, traduction d'un ouvrage initialement paru en italien en 1993, où figurent deux belles études de N. Loraux, sur « Mélissa, épouse et fille de tyran » et « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle ».

On pourrait évoquer les travaux de Nicole Loraux, ses questionnements multiples sur les textes anciens, usant de toutes les ressources possibles, philologie classique, histoire ancienne, anthropologie, concepts psychanalytiques, problèmes d'histoire moderne et contemporaine, en reprenant le titre de l'article qu'elle publia en 1996 dans *Une école pour les sciences humaines. De la VI^e section à l'EHESS*, éd. J. Revel et N. Wachtel, Cerf-EHESS, Paris, 1996 : « Back to the Greeks ? Chronique d'une expédition lointaine en terre connue ».

Le livre fondateur est *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Mouton-EHESS, Paris, 1981, mise au point de la thèse de 1977, publié de nouveau en 1993 chez Payot. L'étude reposait sur le corpus de l'Oraison funèbre prononcée par Périclès selon le livre II de Thucydide, le *Ménexène* de Platon, les *epitaphioi logoi* de Gorgias, Lysias, Démosthène, Hypéride. Elle en dégagait le caractère fondamentalement politique, une représentation d'elle-même qu'Athènes se

donne et donne aux autres cités, comme cité valeureuse, indivisible, en paix avec elle-même, « la volonté de maintenir inchangée une certaine idée paradigmatique de ce qu'est la valeur athénienne » (p. 341), une parole adressée tout à la fois aux morts, aux vivants, à la postérité, l'élaboration de *topoi* obligés, à confronter avec les réalités historiques. L'ouvrage laisse apparaître des thèmes essentiels pour les recherches ultérieures, l'autochtonie, l'exclusion des femmes et le rapport masculin/féminin, divisions et union dans la cité.

Au premier de ces thèmes, lié par elle au second, N. Loraux a consacré deux ouvrages. D'abord *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, paru en 1981 chez François Maspéro et réédité en 1991 aux Éditions de la Découverte, et devenu, comme *L'invention d'Athènes*, un « classique ». Dans le mythe de la naissance d'Erichonios, le premier Athénien, né de la Terre, fécondée par la semence d'Héphaïstos poursuivant de son désir Athéna, dans les autres mythes de ce type, attestés par les textes, les documents iconographiques, « il s'agit moins pour les Athéniens, écrit N. Loraux, de pouvoir se réclamer du premier homme que de revendiquer l'honneur d'être nés *andres*, de la terre attique déjà constituée en terre civique ». L'ouvrage fait la part belle aux femmes, puisque la première partie s'intitule « Des Athéniens et des femmes » et traite en particulier de « la race des femmes et quelques-unes de ses tribus » (p. 75-115) d'Hésiode à Sémonide, en de magistrales analyses de textes. La deuxième partie reprend ce thème sous l'angle du rapport entre « Réalité et fiction : les Athéniennes » 1. l'Acropole comique 2. Créuse autochtone. Le thème est repris dans *Né de la terre. Mythe et Politique à Athènes*, paru en 1996 au Seuil, dans la Collection La Librairie du xx^e siècle dirigée par M. Olender : onze chapitres prolongeant certaines analyses du premier ouvrage, par ex. « Les bénéfiques de l'autochtonie » (p. 27-48) ou en présentant de nouvelles, par ex. « Un Arcadien à Athènes. Le jumeau du Dieu Pan » (p. 64-75), ou encore à propos des Tyrannoctones, selon Thucydide, « Enquête sur la construction d'un meurtre en histoire » (p. 102-128). On est frappé dans ce recueil par ce que dit N. Loraux de son engagement personnel dans ces recherches. Comme elle l'expliquait à Roger-Pol Droit dans une interview donnée au *Monde* (13 septembre 1994), « il est nécessaire d'interroger le passé, même le plus lointain, à partir du feu du présent ». Plusieurs fois, elle a dit comment elle avait été orientée vers ses centres d'intérêts par la lecture de l'ouvrage publié en 1942, dans la zone non occupée, par Jules Isaac, *Les oligarques*, « un texte qui dit beaucoup de son temps, tout en étant d'une parfaite rigueur dans la méthode historique et l'utilisation des textes anciens » (Interview du Monde cf. *Né de la terre*, p. 193). En notre temps, s'interrogeant avec tant de difficultés sur le statut des étrangers, elle récuse avec des analyses solides et nuancées les discours sur la « nécessaire discrimination » qui croient pouvoir s'appuyer sur un précédent athénien, oubliant Clisthène, Thrasybule. C'est ici le sujet du dernier chapitre : « La démocratie à l'épreuve de l'étranger (Athènes, Paris) ».

Le thème du rapport masculin/féminin parcourt toute l'œuvre de N. Loraux. Il est encore abordé avec beaucoup d'érudition et de subtilité dans *Les expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, NRF Essais, Paris, Gallimard, 1989. L'ouvrage a été en gestation de nombreuses années, de 1977 à 1985, et quatre chapitres avaient été déjà publiés dans des Revues de Psychanalyse, la psychanalyse accordant au chercheur, aux yeux de N. Loraux, « un supplément de liberté ». Apparaît dans ce livre, entre désir et dénégation, la fascination de la Grèce pour l'Autre féminin. Si l'Oraison funèbre expulsait hors du corps civique l'élément féminin, pour prôner la seule *andréia*, l'épopée homérique, la mythologie, laissent apparaître « la crainte et le tremblement du guerrier », ses larmes, bref « le naturel féminin de l'homme » (cf. En guise de conclusion).

Peut-être l'ouvrage de N. Loraux le plus original, parmi tant d'ouvrages novateurs, est-il *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, paru en 1997, chez Payot, dans la collection « Critique de la Politique ». N. Loraux y pose fermement la question animant son enquête : l'anthropologie, étude des mœurs, des croyances, plus que celle des décisions politiques, des guerres, n'a-t-elle pas trop « refroidi » la cité grecque en focalisant son attention sur le *meson*, le partage égalitaire ? Ne serait-il

pas temps de procéder à un « réchauffement » de la cité, de réintroduire le conflit ? Cette étude menée avec rigueur sur la *stasis* et sur l'amnistie, les politiques de réconciliation, scrutées dans l'histoire, à Athènes en 403, mais aussi dans le monde grec, en Sicile selon l'inscription de Nakôné (IV^e-III^e s.), à Phlionte, selon le livre V des *Helléniques* atteint pleinement le but fixé. Ici encore on voit apparaître « le feu du présent », générateur des questionnements : ainsi p. 277 est évoquée « la mémoire des années 40, un deuil qui est incorporation du passé douloureux ou litigieux et non rejet ou retranchement de celui-ci ».

On peut encore suivre, dans des publications multiformes et unitaires, l'intérêt jamais démenti que Nicole Loraux porta à la tragédie grecque, à la présence des femmes, de leur douleur, dans les représentations théâtrales. Elle publie en 1985, peu de temps après ses travaux sur l'Oraison funèbre et sur le thème de l'autochtonie, *Façons tragiques de tuer une femme*, analysant en contrepoint de la « belle mort » du héros, du citoyen, la mort des femmes, du sacrifice des vierges au suicide, par la pendaison, parfois par l'épée, la mort choisie dans la liberté tragique. En 1990 paraît *Les mères en deuil*, dans la collection Librairie du xx^e siècle, Seuil. Elle y évoque l'excès féminin de la douleur régulé par la cité, l'oscillation entre douleur et « colères noires ». Elle y étudie dans « le deuil du rossignol », le mythe de Prokné, Itys et Philomèle, et s'interroge sur la présence du Métroon sur l'Agora. Le splendide livre *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, paru en 1999, dans la collection Essais, dirigée par Eric Vigne, chez Gallimard, met au point les sept conférences données en 1993 à Cornell. Toutes les formes d'analyse, philologique, littéraire, historique, anthropologique, psychanalytique, y sont employées, dans une grande fidélité à Nietzsche, préféré à Wilamowitz, avec un style qui a gardé tout son éclat mais brille de façon plus contenue. De façon très personnelle, N. Loraux dialogue en quelque sorte avec ses premiers maîtres, Vernant, Vidal-Naquet, montrant avec force, ce qu'ils ne récuseraient d'ailleurs pas, je pense, que la tragédie grecque ne se résume pas au discours civique. L'épigraphe, empruntée aux *Misérables* de V. Hugo, dit peut-être l'esprit dans lequel furent reprises ces pages : « Dans ce sépulcre-enfer, que faisaient-ils ? Ce qu'on peut faire dans un sépulcre, ils agonisaient, et ce qu'on peut faire dans un enfer, ils chantaient ; car où il n'y a plus d'espérance, le chant reste ». Six chapitres se succèdent ici : I. La tragédie grecque : théâtre engagé ou oratorio ? II. Le théâtre de Dionysos n'est pas sur l'Agora, III. Tragédie et antipolitique, IV. Le dilemme tragique du propre et de l'autre, V. Le chant sans lyre, VI. Dionysos, Apollon. Entre chant et cri, la voix endeuillée de la tragédie. N. Loraux a d'ailleurs préparé en 1988 la traduction de l'*Hécube* d'Euripide, qu'interpréta de façon sublime Maria Casarès au Théâtre de Gennevilliers. Grâce à Hélène Monsacré, qui dirige aux Belles Lettres l'excellente collection bilingue Classiques en poche, elle a repris en 1999 cette traduction avec une introduction importante de Jean Alaux, auteur de *Le Liège et le filet. Filiation et lien familial dans la tragédie athénienne du v^e siècle av. J. C.*, Paris, Belin, 1995. Dans la même collection, elle avait en 1997, donné à la traduction de l'*Antigone* de Sophocle par Paul Mazon, une brève Introduction, poignante, et une riche postface, reprise d'un article publié en 1986 dans *Métis. Revue d'anthropologie du monde grec*, sous le titre « La main d'Antigone ». Peut-être peut-on donner ici la dernière voix, à ce chant, la garde en mémoire des deuils, cette conscience d'être mortels que donne la tragédie grecque, en restant fidèle à la vie, malgré tout.

Notre Association, déjà nombreuse, quelque 600 membres, semble-t-il, s'est renforcée — un beau chiffre ! — de 29 membres nouveaux, jeunes ou moins jeunes enseignants du second degré ou de l'enseignement supérieur, souvent doctorants de Lettres et d'Histoire, chercheurs du CNRS, membres étrangers, venus par exemple de l'Université Laval au Québec, sympathisants des études grecques, de la Grèce tout court, comme l'écrivain Vassilis Alexakis, ou encore un médecin auditeur du séminaire hippocratique de la Sorbonne.

Et l'auditoire des séances du premier lundi du mois a été nombreux et attentif. L'actualité des sujets abordés apporte une information toujours neuve et précieuse. Les 16 Colloques de l'été auxquels nos collègues valeureux ont assisté de par le

monde ont été mis à notre portée par les présentations de la première séance, et il est plaisant, séance après séance, de découvrir les livres nouveaux, dans sa discipline ... ou un peu plus loin. Pour les Communications, les sujets ont abordé des domaines très variés, sinon tous les domaines et toutes les périodes (l'époque mycénienne, l'époque archaïque n'ont pas pris place dans notre programme, peut-être par défaillance *in extremis* d'un spécialiste d'Homère; la philosophie au sens technique n'est pas apparue non plus). Je note pour la sémantique et la réflexion sur les catégories temporelles, aux deux extrémités de l'année, la communication de Jacques Jouanna, « Sémantique et temporalité tragique. Remarques sur le sens de *παλαιός* et de *παλαιά* à partir du *Philoctète* de Sophocle » et celle de Michel Casevitz : « Remarques à propos d'*ἀρχαῖος* »; pour l'édition de textes : Didier Marcotte, « Une carte inédite dans les scholies aux *Halieutiques* d'Oppien »; pour la rhétorique, Pierre Chiron, « La doctrine critique du rhéteur Tibérius »; pour la littérature, Diane Cuny, « Les sentences héroïques chez Sophocle », Mariane Hopman, « Niobè qualifiée de *θεός* chez Sophocle : hyperbole consolatrice ou allusion culturelle? », touchant à la fois la littérature et l'histoire de la religion grecque; pour l'histoire et les historiens, Laurianne Martinez-Sève : « Laodice, femme du roi séleucide Antiochos II : du roman à la reconstruction historique », Édith Parmentier-Morin, « À l'ombre de Nicolas de Damas : le récit du règne d'Hérode par Flavius Josèphe », Marie-Rose Guelfucci, « La représentation du pouvoir dans les *Histoires* de Polybe »; l'archéologie, avec les communications de Jacques des Courtils sur les fouilles récentes de Xanthos, et de Samuel Provost sur les fortifications byzantines de Philippos d'après les témoignages épigraphiques. Lors de la séance commune des Études grecques et des Études latines, où Jacqueline Dangel présentait une communication de Poétique latine, nous avons entendu du côté grec, si l'on peut dire, Jean-Pierre Mahé, spécialiste de Patristique latine mais aussi et surtout des textes gnostiques de Nag Hammadi, écrits en copte, et de la littérature arménienne et géorgienne. Il nous parla de « Rationalisme grec et antiquités orientales : à propos de la version arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe », évoquant le contact des Grecs avec les sagesse anciennes, d'Égypte, de Mésopotamie, de Phénicie, et nous montrant bien l'importance des traductions en langues orientales, pour notre connaissance de la littérature grecque. On voit la bigarrure savoureuse de cet ensemble de communications. La *ποικιλία* pour les Grecs, était, à juste titre à mon sens, un facteur de beauté. La Septante en Genèse 37, 3 en donne un exemple frappant. « Jacob, est-il dit, chérissait Joseph plus que tous ses fils, parce qu'il était fils de sa vieillesse; il lui fit faire une tunique à longues manches (*passim*) » dit l'hébreu — la fameuse tunique que les frères de Joseph renverront souillée du sang d'un chevreau, pour faire croire à sa mort. Pour cette tunique, particulièrement belle, les traducteurs ont choisi *ποικίλος*, aux couleurs variées, ou encore aux broderies chatoyantes. L'esprit de notre association n'est-il pas là, dans ce rassemblement multicolore ?

Le travail de l'Association des Études grecques est aussi un travail de fond, au long de l'année. Jacques Jouanna et Olivier Picard ont mis tous leurs savoirs et toute leur énergie à assurer la publication de la *Revue des Études grecques* dont ils sont directeurs, aidés par Véronique Boudon, secrétaire de rédaction, et Alessia Guardasole, qui la seconde. Une convention passée entre l'AEG, les éditions des Belles Lettres et le KERA (Centre de recherches sur l'Antiquité grecque et romaine, Fondation nationale de la recherche scientifique en Grèce) va permettre une publication et une diffusion étendue des Index du *Bulletin épigraphique* après 1978. Quant aux Éditions des Belles Lettres, elles surmontent peu à peu la catastrophe de l'an dernier et s'emploient courageusement à la réimpression du stock disparu dans l'incendie.

Il est d'usage, en cette allocution de fin d'année, même si les chiffres ne sont pas toujours exacts et sont parfois trompeurs, de donner quelques informations sur les effectifs en Grec dans l'enseignement secondaire et supérieur. Paul Demont a eu la gentillesse de me communiquer quelques données. Dans les *collèges*, où pour l'instant le grec est commencé en classe de troisième, on compte, en 2003, dans l'enseignement public 14367 hellénistes, l'enseignement privé, dont le chiffre n'est pas connu, comptant

habituellement des chiffres bien moins importants, mais honorables (par ex. 1998 : public 10 677, privé : 2849, total : 13 526). Dans les lycées, pour 2002, le chiffre était de 12722 (seconde 6263, première L 1456, S 2053; terminale total : 3064 - L 1315, S 1535, ES 214). En *Licence de Lettres classiques* 750 en 2001, pour 900 en 1996 par ex.; en *Maîtrise de Lettres classiques* 703 en 2001, pour 615 en 1996. Certes les chiffres et leur évolution ne sont pas exaltants. Mais il faudrait aussi tenir compte de la représentation du grec et de la littérature grecque dans les grandes Écoles et leurs préparations. Il faudrait aussi, quantitativement et qualitativement, évoquer le nombre et les mérites des thèses entreprises et soutenues avec grand succès, dans tous les domaines de l'Antiquité, éléments statistiques bien plus difficiles à obtenir, mais réalités dont nous avons, mois après mois, l'expérience réconfortante.

Plutôt que de déplorer les malheurs des temps, nous préférons saluer le courage heureux avec lequel les enseignants, de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur, contribuent à la vie de l'hellénisme sous toutes ses formes. Nombreux sont parmi nous ceux qui participent aux activités des Associations régionales des enseignants de Langues anciennes, des sections locales de l'Association Guillaume Budé, à celles de l'APLAES, de la Sauvegarde des enseignements littéraires, le SEL, dont Paul Demont est président. Parmi tant d'activités, je voudrais rappeler deux initiatives majeures. À l'Université de Limoges, du 19 au 21 décembre 2002, Jean-Pierre Levet, professeur de cette Université, et Giulia Podestà Le Poittevin, chef de service au Conseil de l'Europe, respectivement président et vice-président d'*Eurosophia*, ont organisé, sous le patronage du secrétaire général du Conseil de l'Europe, Walter Schimmer, un Congrès international *Eurosophia* « Une identité culturelle pan-européenne : l'humanisme classique euro-méditerranéen et son enseignement », avec un argumentaire fort bien élaboré. Par ailleurs, le 21 et 22 mars 2003 s'est tenu au Couvent de l'Arbresle un Colloque organisé par Heinz Wisman et Pierre Judet de la Combe, sur « Les études classiques face aux exigences des enseignements secondaires et supérieurs ». Avec d'autres (Marc Baratin, Carlos Lévy, Roland Robert, des inspecteurs généraux de Lettres) Paul Demont, notre vice-président, y est intervenu à propos du grec dans l'enseignement supérieur, cursus sélectifs, Universités, pour les Lettres classiques, la Philosophie et l'Histoire ancienne, concours de recrutement, initiations à la littérature et à la civilisation grecques, Grèce moderne et grec moderne...

Mais l'optimisme doit demeurer lucide ! Aussi dois-je faire état d'une information de dernière heure communiquée par Paul Demont, information qui lui est parvenue le mardi 17 juin vers la fin de la matinée. Alain Blanc, professeur de linguistique grecque à l'Université de Rouen, vice-président de l'Agrégation de grammaire, convoqué le 19 juin pour une réunion sur le recrutement des professeurs de Lettres par le Haut Comité de suivi des Concours de recrutement, souhaiterait avoir le sentiment de l'Association sur l'objet de cette réunion et la possibilité pour lui de s'appuyer éventuellement sur nos positions. Je les rappelle brièvement : nous souhaitons le maintien du latin dès la cinquième, celui du grec dès la troisième, la présence d'options fortes en Langues anciennes au Lycée, et le maintien de concours de recrutement de professeurs de Lettres classiques. Le document accompagnant la convocation comportait les points suivants : 1) Rappel de la nécessité d'étudier les langues, le français en particulier, dans une perspective non seulement synchronique, mais aussi diachronique et de pallier la faiblesse de formation des candidats aux concours en ce domaine, 2) Constat de l'hétérogénéité des connaissances en français, en raison de l'ajout d'autres domaines d'expression — image, théâtre, français langue seconde — ... 3) Constat de la disparité entre Capes de Lettres modernes et Capes de Lettres classiques, la plupart des lauréats étant cependant destinés à enseigner de manière semblable le français (les chiffres en 2001 étaient, pour le Capes de Lettres modernes, de 6347 candidats présents pour 1360 postes, pour le Capes de Lettres classiques, de 968 candidats présents, pour 398 postes). Vous excuserez cette digression imposée par l'actualité !

Il me reste à remercier vivement tous ceux avec lesquels j'ai partagé le travail de cette année, ou pour être juste, ceux qui en ont assumé l'essentiel, les vice-présidents,

Philippe Gauthier et Paul Demont, qui ont su me suppléer lors des absences auxquelles je fus contrainte, les membres du Bureau, Valérie Fromentin, notre Secrétaire générale, dont la vivacité, la gentillesse prévenante, l'efficacité discrète, ont été pour moi source constante de réconfort et de joie, Michel Fartzoff, toujours prêt à mettre ses compétences informatiques et autres au service de l'Association, Micheline Kovacs que ses soucis de santé ont tenue éloignée de nous à notre grand regret, Alain Billault, dont la tâche de trésorier demande en effet des trésors de précision, d'économie, de tact, au centime d'euro près, ainsi que François Jouan, son commissaire aux comptes, Véronique Boudon qui régit scrupuleusement la Bibliothèque.

À l'automne, Philippe Gauthier, avec sa science d'épigraphe et d'historien, son calme courtois, veillera à son tour sur les destinées de l'Association. Tous mes vœux l'accompagnent dans ce chemin. Qu'il aille, comme disait Grégoire de Nysse, de commencement en commencement, « s'appuyant toujours sur ce qu'il aura découvert pour se porter de tout son être vers ce qui est en avant (Phil. 3, 20), disposant ces belles ascensions dans son cœur, dépassant ce qu'il aura trouvé par ses propres moyens comme inférieur à ce qu'il cherchait » (*Contre Eunome II, Gregorii Nysseni Opera II*, W. Jaeger, Leyde, 1960, p. 253). On me pardonnera peut-être cette référence patristique, dernière note d'optimisme sur laquelle il me plaît de finir !

Je vous remercie encore tous de votre présence attentive, de vos marques de confiance et de sympathie, et vous dis, au-delà d'un été que je souhaite de repos et de loisir studieux, un au revoir amical.